

W I N T E R K I L L

Auteur de *Détonations rapprochées*, couronné par les Anthony et Macavity Awards et en France par le prix Calibre 38 du meilleur premier roman (en 2004), de *La Mort au fond du canyon* et *Sanglants trophées* (Seuil, 2004 et 2006), C.J. Box coordonne le marketing du tourisme de cinq États des Rocheuses et vit à Cheyenne avec sa femme et ses trois filles.

DU MÊME AUTEUR

Détonations rapprochées

Prix Calibre 38 Premier roman, 2004

Seuil Policiers, 2002

et « Points Policier », n° P1272

La Mort au fond du canyon

Seuil Policiers, 2004

et « Points Policier », n° P1394

Sanglants trophées

Seuil Policiers, 2006

C. J. Box

WINTERKILL

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anick Hausman*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Winterkill

ÉDITEUR ORIGINAL

G.P. Putnam's Sons, NY

© 2003, C. J. Box

ISBN original : 0-399-15045-5

ISBN 978-2-0211-5746-8

(ISBN 2-02-061999-7, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, octobre 2005, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Morris et Joanna Meese
et pour Laurie, toujours*

PREMIÈRE PARTIE

Avis de grande tempête

Twelve Sleep County, Wyoming

Une tempête de neige était annoncée sur le massif des Bighorn.

C'était la fin décembre, quatre jours avant Noël, dernière semaine de la saison de chasse aux wapitis. Joe Pickett, garde-chasse assermenté de l'État du Wyoming, avait garé son 4 × 4 vert en lisière de la forêt, dans la partie sud de la Wolf Mountain. La zone où il patrouillait était une vaste dépression boisée en forme de bol. Il se trouvait sur son versant est, juste au-dessous du bord. Devant lui s'étendait un océan de résineux sombres entrecoupé d'anciennes zones d'abattage et de prairies ouvertes et ponctué de saillies granitiques indiquant le passage de l'eau. À l'ouest, au-delà du cirque, se dressait Battle Mountain, séparée de la Wolf Mountain par la Crazy Woman Creek qui allait rejoindre la Twelve Sleep River.

Il restait encore deux bonnes heures avant la tombée de la nuit, mais le ciel, lourd et sombre, annonçait l'arrivée de la neige. Dans l'après-midi, la température avait brutalement chuté lorsqu'un bataillon de nuages avait envahi le ciel, masquant les rayons du soleil. Il faisait moins deux et un petit vent glacé et légèrement humide s'était levé. C'était la première fois

de la saison que, dans le nord du Wyoming et le sud du Montana, un avis de forte tempête de neige était émis pour la nuit à venir et la journée du lendemain – un autre front en provenance du Canada était en train de se former juste derrière. Sous le haut plafond du ciel, de gros nuages menaçants avançaient en formation rapprochée.

Tel un soldat dans un poste avancé, Joe avait l'impression de guetter le grondement lointain et le cliquetis de l'artillerie ennemie se mettant en place avant le tir de barrage.

Il avait passé une bonne partie de l'après-midi à observer une vingtaine de wapitis qui s'aventuraient prudemment hors de la futaie pour rejoindre une prairie balayée par le vent où ils pourraient se repaître. Il les regardait, levait les yeux vers le ciel et revenait sur le troupeau.

Sur le siège passager était posé un tas de feuilles de papier que ses filles avaient rapporté de l'école et que sa femme Marybeth avait mis là pour lui. Depuis que les trois filles allaient à l'école – Sheridan, onze ans, était en septième, Lucy, six ans, en maternelle et April, la fillette qu'il avait accueillie chez eux, avait neuf ans et était en neuvième –, la petite maison qu'ils habitaient (propriété de l'État) semblait crouler sous le papier. Il parcourut la liasse de feuillets et ne put réprimer un sourire. La maîtresse tamponnait systématiquement un petit visage souriant sur les dessins de Lucy. April, elle, semblait éprouver quelques difficultés avec les tables de multiplication – surtout les tables de 3, de 5 et de 8 –, mais ces derniers temps la maîtresse l'avait félicitée par écrit pour ses meilleurs résultats.

Sheridan, elle, avait eu comme sujet de rédaction de décrire le métier de son père.

MON PÈRE LE GARDE-CHASSE
PAR SHERIDAN PICKETT,
CLASSE DE Mme BARON
CM2

Mon père est garde-chasse pour toutes les montagnes, aussi loin qu'on peut les voir. Il travaille dur pendant la saison de la chasse. Il rentre tard le soir et part tôt le matin. Son travail consiste à s'assurer que les chasseurs agissent de façon responsable et qu'ils obéissent à la loi. C'est parfois une tâche angoissante, mais lui, il le fait bien. Ça fait trois ans et demi que nous vivons à Saddlestring et qu'il est garde-chasse ici. Il lui arrive de sauver des animaux en danger. Maman est à la maison, mais elle travaille dans une écurie et à la bibliothèque...

Joe savait qu'il n'était pas seul dans la montagne. Un peu plus tôt dans l'après-midi, il avait aperçu un pick-up GMC dernier modèle de couleur bronze un peu plus bas dans le cirque. Il avait braqué sa lunette de repérage Redfield montée sur la portière en direction du véhicule et avait à peine eu le temps d'apercevoir la vitre arrière du pick-up – le conducteur était seul, pas de passager, fusil à lunette dans le râtelier, plaques minéralogiques du Wyoming avec le dessin du cowboy sur son cheval qui rue. Le plateau du pick-up était vide, le chasseur n'avait pas encore tiré son wapiti. Joe avait tenté de déchiffrer le numéro d'immatriculation avant que le véhicule ne disparaisse entre les arbres, mais n'avait pas réussi. Il s'était contenté de décrire le pick-up dans le carnet qu'il gardait sur le tableau de bord. C'était le seul véhicule qu'il avait aperçu dans le coin ce jour-là.

Vingt-cinq minutes plus tard, le dernier wapiti huma l'air avant de s'avancer dans la clairière pour rejoindre le reste du troupeau. On aurait dit que les animaux pressentaient l'arrivée de la tempête : ils profitaient des dernières heures du jour pour se rassasier avant que la neige vienne recouvrir la prairie herbeuse. Joe se dit que si le chasseur solitaire aperçu dans le pick-up vert bronze remarquait cet espace dégagé, il aurait un grand choix de cibles. Il serait intéressant de voir ce qui allait se passer, si toutefois il se passait quelque chose. Il se pouvait très bien que le chasseur passe tout près entre les arbres et se contente de suivre la route, comme quatre-vingt-dix pour cent des chasseurs, en ignorant totalement qu'un troupeau entier de wapitis était en train de paître à découvert juste à côté. Assis dans l'habitacle silencieux de son pick-up, Joe attendit.

Une forte détonation rompit le silence, suivie de trois autres. On aurait dit que quelqu'un bombardait une plaque métallique avec de gros cailloux. D'après le bruit, Joe déduisit que trois des coups de fusil avaient atteint leur cible. Mais, dans la mesure où une seule cartouche suffisait rarement à abattre un wapiti, il lui fut impossible de savoir combien d'animaux avaient été touchés. Comme traversée par une décharge électrique, Maxine, la femelle labrador beige, bondit sur le siège où elle était en train de somnoler.

Au-dessous de lui, les wapitis s'étaient réveillés d'un seul coup et couraient maintenant à travers la prairie. Joe distingua trois formes brunes étendues au milieu des hautes herbes et des armoises.

Un chasseur, trois wapitis à terre. Soit deux de plus que la limite autorisée.

Joe sentit monter une bouffée de colère et d'angoisse. Le règlement n'étant pas toujours respecté pendant la

saison de chasse, au fil des ans il avait collé un bon nombre de P.-V. à ceux qui commettaient des infractions : surnombre d'animaux abattus, carcasses non étiquetées, permis non valide, chasse dans des zones protégées et autres transgressions. La plupart du temps, les chasseurs pris en faute se rendaient d'eux-mêmes : c'étaient des hommes respectables, qui vivaient et chassaient dans la région depuis des lustres. Il lui arrivait souvent de constater des fraudes lorsqu'il faisait la tournée des camps de chasse. Il arrivait même que des chasseurs se dénoncent entre eux. Le comté dont il avait la charge s'étendait sur quatre mille hectares et, en trois ans, il n'avait presque jamais été présent au moment où une infraction était commise.

Il saisit la radio de bord accrochée sur son support et communiqua sa position par-dessus les grésillements qui parasitaient la ligne. L'éloignement et le terrain empêchaient une bonne réception. La standardiste du central répéta ce qu'il venait de lui dire et il confirma sa position, donna une description du pick-up couleur bronze et fit savoir qu'il allait aborder le coupable dès que possible. En retour, il ne reçut que le chuintement strident de l'électricité statique qui brouillait la ligne. Il se dit qu'au moins on saurait où il était. Malheureusement, ce n'était pas toujours le cas.

– C'est parti, Maxine, lâcha-t-il.

Il démarra, enclencha les quatre roues motrices et s'élança au milieu des pins sombres. En dépit de l'air glacé, il baissa les vitres afin de pouvoir entendre d'éventuelles détonations. La buée qui sortait de sa bouche s'échappa en petits nuages par la fenêtre ouverte.

Une autre détonation retentit, suivie de trois de plus. Apparemment, le chasseur avait eu le temps de recharger, aucun fusil de chasse autorisé ne pouvant tirer plus de cinq coups consécutifs. Le mâle qui menait le troupeau s'effondra, ainsi qu'une femelle et

son petit. Au lieu de se précipiter à couvert, les autres animaux changèrent inexplicablement de direction juste avant d'atteindre le rideau d'arbres et effectuèrent un virage coulé avant de se ruer vers le bas de la vallée à travers la prairie, offrant ainsi une cible parfaite au tireur.

– Nom de Dieu ! Pourquoi ont-ils fait demi-tour ? cria-t-il.

Encore deux détonations et deux autres wapitis furent à terre.

– Ce mec est complètement cinglé ! reprit-il à l'adresse de Maxine.

La peur qui montait en lui perçait dans sa voix. Un individu capable d'exécuter froidement six ou sept wapitis terrorisés pouvait très bien se retourner sur un garde-chasse solitaire. Joe dressa un inventaire rapide de ses armes : une carabine .308 fixée sous la banquette, une Winchester .270 montée sur le râtelier derrière sa tête et une carabine Remington Wingmaster calibre .12 coincée dans les ressorts derrière son siège. Il lui était pratiquement impossible de les atteindre sans lâcher le volant. En remplacement du Magnum .357 détruit dans une explosion au cours de l'été précédent, il possédait désormais un Beretta .40 comme arme de poing. Il avait bien failli ne pas obtenir son permis tellement il était mauvais tireur et tant il faisait peu confiance à son arme et à sa propre aptitude à atteindre la cible.

En longeant la ligne de crête, il tomba sur d'anciennes traces de véhicules et les suivit vers le bas de la vallée. Malgré la multitude de chemins qui zigzaguaient à travers la forêt, Joe n'en connaissait aucun qui pût le conduire directement où il voulait aller. Il ne devait pas oublier que le bureau local de l'Office des forêts avait fermé depuis peu un certain nombre de chemins en creusant d'énormes tranchées ou en en barrant l'accès

avec des chaînes cadénassées. Et il ne savait pas très bien lesquels avaient été condamnés. La piste qu'il suivait était ponctuée de fondrières et jonchée de rochers de la taille d'un ballon de football. Il s'agrippa au volant tandis que le pick-up se cabrait et cahotait le long du chemin. Un rocher délogé par son passage vint heurter violemment le dessous du châssis. Malgré les grincements du moteur, il continuait à entendre des détonations, plus proches maintenant. L'ancienne route était encore ouverte.

Il sentit une présence soudaine dans le sous-bois et une douzaine de wapitis – c'est tout ce qu'il restait du troupeau – s'échappèrent d'entre les arbres. Lorsqu'il les vit surgir autour du pick-up, il freina brutalement et Maxine se mit à aboyer. Il eut juste le temps d'entrevoir de grands yeux blancs effarouchés, des langues pendantes et des pans d'épaisse fourrure brune. Un mâle affolé bondit si près du véhicule que l'extrémité de ses andouillers vint percuter le capot avec un *bing* aigu et cabossa la tôle. Une femelle qui avançait sur trois pattes chancela le long du chemin. Son membre avant droit avait été touché et ballottait dans la poussière, maintenu seulement par les tendons à nu et un lambeau de peau.

Dès que les bêtes se furent éloignées, Joe accéléra, projetant Maxine contre le dossier du siège avant, et se lança à toute allure entre les arbres. Le rétroviseur extérieur côté passager heurta un tronc et fut rabattu contre la portière, le verre volant en éclats.

Enfin il franchit le bosquet d'arbres et arriva droit sur le tireur.

Il s'arrêta, ne sachant trop comment procéder. L'homme, légèrement penché en avant, lui tournait le dos et paraissait totalement absorbé. Comment avait-il

pu ignorer l'arrivée de Joe, le choc du rétroviseur et tout le bruit qu'il avait fait ? L'homme portait une veste de toile épaisse, un gilet de chasse orange vif et des chaussures de randonnée. Des douilles vides en laiton jonchaient l'herbe à ses pieds et une odeur de poudre flottait dans l'air.

Au-delà du tireur, des cadavres de wapitis jalonnaient la pente herbeuse. Un petit braillait, le bassin fracassé, essayant vainement de se remettre sur pied sans l'usage de ses pattes arrière.

Joe ouvrit la portière, descendit du pick-up et fit sauter la fermeture de son holster. La main serrée sur son Beretta et prêt à dégainer si l'individu se retournait, il se posta derrière l'homme et sur sa droite, de façon à ce que, s'il se retournait, celui-ci soit forcé de faire un tour complet sur lui-même avant de pouvoir braquer son fusil sur lui.

Lorsqu'il vit ce qu'il était en train de faire, Joe n'en crut pas ses yeux. Malgré les violents tremblements qui agitaient son corps, l'homme tentait de recharger son fusil en bourrant la culasse de cigarettes au lieu de cartouches. Les bouts de papier et de tabac coincés dans le chargeur ne semblaient pas le gêner et il continuait d'y enfoncer des cigarettes, les unes après les autres. Il ne semblait pas se rendre compte de la présence de Joe.

Celui-ci sortit le Beretta de son étui et fit claquer le chargeur dans le magasin en espérant que le bruit ferait réagir l'inconnu.

– Jetez votre arme ! hurla-t-il en braquant son pistolet sur le torse de l'homme. Jetez-la immédiatement et tournez-vous lentement.

Joe espérait que l'homme ne remarquerait pas ses mains tremblantes lorsqu'il se tournerait vers lui. Il agrippa le Beretta encore plus fort pour s'empêcher de trembler.

Au lieu de lui obéir, l'homme tenta d'introduire une autre cigarette dans son fusil.

Était-il sourd ou complètement fou ? S'agissait-il d'une ruse pour que Joe baisse la garde ? En dépit du froid, Joe sentit un filet de sueur couler sous sa chemise et sa veste. Il avait les jambes qui tremblaient, comme s'il venait de s'arrêter pour reprendre haleine après une longue course.

– Jetez votre arme et retournez-vous !

Rien. Du tabac déchiqueté voletait autour de lui. Le jeune wapiti mortellement blessé continuait de gémir dans la prairie.

Joe braqua le Beretta vers le ciel et tira. La détonation fut étonnamment puissante et le chasseur parut sortir brusquement de sa rêverie et secoua la tête comme s'il avait reçu un grand coup. Puis il se retourna.

Et là, Joe découvrit l'expression de terreur sur le visage blême et secoué de convulsions de Lamar Gardiner, le superviseur du district pour la Twelve Sleep National Forest. Une semaine auparavant, les Gardiner et les Pickett s'étaient assis côte à côte pour applaudir leurs filles qui participaient au spectacle de Noël de l'école. De l'avis de tous, Lamar Gardiner était un bureaucrate effacé, affable et veule. Il portait une fine moustache aux reflets blonds au-dessus de ses lèvres minces. Pratiquement dépourvu de menton, il avait toujours l'air prêt à fondre en larmes. Dans son dos, les gens du coin l'appelaient « Elmer Fedd¹ ».

– Lamar ! hurla Joe. Qu'est-ce que vous foutez, nom de Dieu ? Y a des cadavres de wapitis partout ! Vous avez perdu la tête ?

1. Allusion à Elmer Fudd, personnage de dessin animé (le chasseur dans Bugs Bunny) et jeu de mots avec « Fedd » abréviation de « fédéraux » en anglais (*NDT*).

– Oh, mon Dieu, Joe... murmura Gardiner, en état de choc. C'est pas moi qui ai fait ça.

Joe étudia le visage de Lamar Gardiner. Il avait le regard trouble et les muscles de son cou se contractaient convulsivement. Même sans la moindre brise, Joe sentit l'alcool sur son haleine.

– Quoi ? ! Vous êtes complètement malade ! Évidemment que c'est vous qui avez fait ça ! s'exclama Joe, abasourdi par la situation. J'ai entendu les coups de feu. Il y a des douilles vides partout autour de vous. Le canon de votre fusil est tellement brûlant que la chaleur qui s'en dégage est encore visible.

Comme s'il venait juste de comprendre ce qui se passait, Gardiner baissa les yeux vers les douilles qui jonchaient le sol à ses pieds, puis il porta son regard sur les wapitis en train de mourir dans la prairie. Il était en train d'établir le lien entre les deux.

– Oh, mon Dieu ! Je n'arrive pas à y croire.

– Bon, maintenant, vous jetez votre fusil !

Gardiner lâcha son arme comme si elle était électri-fiée, puis il recula de quelques pas. Son visage exprimait un mélange d'horreur et d'indicible tristesse.

– Pourquoi étiez-vous en train de mettre des cigarettes dans votre fusil ? lui demanda Joe.

Gardiner hocha la tête lentement, des larmes brûlantes emplissant ses yeux. D'une main tremblante, il tapota la poche droite de sa chemise.

– Les cartouches, dit-il. (Puis il tapota sa poche gauche.) Et les Marlboro. Je crois que j'ai confondu.

Joe grimaça. Il n'éprouvait aucun plaisir à voir Lamar Gardiner en train de craquer.

– Oui, c'est probablement ce qui s'est passé, Lamar.

– Vous n'allez pas m'arrêter ? Hein, Joe ? Ça briserait ma carrière. Carrie risquerait de me quitter et d'emmenner ma fille avec elle.

Manifestement, c'était là que se trouvaient les chefs, pensa-t-il – à l'écart de la ligne de tir. Il fit rugir le moteur et parcourut une cinquantaine de mètres en un éclair.

Il coupa le moteur, sauta du siège et se précipita vers l'autoneige. Le tuyau d'échappement ronronnait dans l'air glacé. Joe ouvrit la portière d'un geste brusque et plongea la tête à l'intérieur. Il lui fallut un moment pour que ses yeux s'adaptent à la pénombre.

Le shérif Barnum était assis sur le siège avant, derrière le volant. Elle Broxton-Howard était à côté de lui dans sa parka doublée de fausse fourrure. Melinda Strickland, elle, occupait toute la banquette arrière – exactement comme Portenson l'avait décrite –, son cocker pelotonné contre elle sous les couvertures. Elle tenait un petit talkie-walkie dans sa main gantée. Tous furent stupéfaits de le voir.

– Vous m'avez fait peur ! s'écria-t-elle. Je ne m'attendais pas à vous voir ici.

– Bon Dieu, Pickett, qu'est-ce que vous foutez ici ? grogna Barnum. Cette affaire ne relève pas de vos compétences.

– Robey est ici ? demanda Joe.

– Non, dit Barnum.

– Écoutez, reprit Joe en essayant de rester calme et en se disant qu'il aurait préféré que Robey soit là. (Il était essoufflé et encore tout tremblant après sa course effrénée.) Spud Cargill est à la prison du comté. Je l'ai arrêté il y a environ une heure et demie.

Les trois occupants du véhicule se regardèrent d'un air incrédule.

– Nous n'avons pas pu vous appeler à cause d'un truc vraiment idiot : pas moyen d'avoir le moindre contact radio, dit Joe en regardant tour à tour Barnum et Strickland pour voir leur réaction.

Tout d'un coup, Joe se demanda où était Dick Munker. Probablement à l'autre bout du talkie-walkie de Strickland, se dit-il.

– Vous n'êtes pas en train de nous faire marcher, tout de même ? demanda Barnum.

Joe eut envie de lui balancer un coup de poing dans les dents. Mais il se retint et détourna un instant le regard avant de revenir sur lui. Un de ces jours, se dit-il en le fusillant du regard, on va régler nos comptes tous les deux.

– Non, il est en prison, répondit-il seulement. Regardez. En voici la preuve.

En plongeant la main dans sa poche, il leur raconta comment il avait trouvé Cargill à l'église et comment il l'avait attrapé.

Il extirpa le vieux portefeuille noir et usé de sa poche et l'ouvrit pour leur montrer le permis de conduire de Cargill délivré dans le Wyoming.

– Je lui ai pris ça.

Melinda Strickland tendit la main et regarda le permis avec dégoût.

– Je ne sais pas quoi penser, dit-elle.

Joe se réjouit du léger embarras qui troublait son visage.

– Vous êtes sûr que vous n'avez pas trouvé ça chez lui ou dans son bureau ? demanda Barnum en haussant les sourcils comme si une brillante idée venait de surgir dans son esprit.

À nouveau, Joe dut se retenir. Nate avait raison.

Avec son gant, il replongea dans la poche de sa parka. L'oreille de Cargill était comme une tranche de pomme fine et poisseuse. Il la fit sauter sur les genoux de Barnum comme un jeton de poker.

– C'est son oreille.

– Oh, mon Dieu ! s'écria Melinda Strickland.